

présence d'esprit, et reconnut toute l'étendue de son malheur. Son premier mouvement fut de retourner à l'assemblée, mais deux des commissaires sortaient déjà, ce qui indiquait que la séance était terminée.

Elle pensa au maire, et résolut de l'aller trouver ; il pourrait peut-être l'éclairer sur les motifs de ce renvoi et l'aider à se disculper s'il y avait lieu.

Le sort voulut qu'en chemin, elle rencontrât Charmante.

Charmante revenait de chez une voisine à qui elle avait raconté quelques nouvelles sous le sceau du plus inviolable secret. Elle alla droit à la maîtresse d'école.

— Ah ! voilà une rencontre qui me fait plaisir ! Entrez donc un peu à la maison, j'ai tant de choses à vous dire.

L'institutrice suivit Charmante machinalement et entra chez elle.

— Pour lors, faut vous dire, poursuivit celle-ci, sans se donner le temps de respirer, qu'il y a des choses extraordinaires dans le village. C'est pas une femme tranquille comme moi qui se mêle de ces affaires-là ; mais on ne peut pas empêcher les méchantes langues de parler, et les choses se savent si vite.....

Bref, une demi-heure après, la Griffonne était au courant de tout ce qui s'était dit et de tout ce qui ne s'était pas encore dit sur son compte et celui de Louis Doff.

Elle en fut atterrée et fondit en larmes. Elle ne pouvait plus songer à aller consulter le maire. Elle se retira donc à son logis, et pleura jusqu'au soir. Il y avait bien de quoi.

Elle n'alla pas, comme de raison, faire ses écritures.

Vers les huit heures, on frappa à sa porte, et, avant qu'elle eût le temps de prendre un parti quelconque, le maire entra.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton respectueux, je viens d'apprendre, par le président des commissaires, le malheur qui vous frappe. Je sais par la même source que je suis la cause, bien involontaire, il est vrai, de tout ce qui vous arrive. N'importe, je ne m'en considère pas moins responsable, et tenu, autant qu'il me sera possible, de réparer ce dommage causé à vos moyens d'existence et surtout à votre réputation. Je ne vois qu'un moyen de faire taire tous ces bruits et de vous rendre une considération dont vous avez été si injustement dépouillée. Je ne suis plus jeune, et Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais songé à me remarier. Je n'ai pas d'ailleurs ce qu'il faut pour plaire, et, dans d'autres circonstances, je n'aurais jamais osé songer à la proposition que je viens vous faire. Je vous demande donc si vous voulez être ma femme et régulariser ainsi notre position réciproque.

La proposition était honnête, et toutes choses bien considérées, nous avouons que nous revenons un peu sur l'opinion que nous nous étions d'abord formée de Louis Doff.

Le maire avait fini de parler que l'institutrice le regardait encore avec des yeux ébahis.

À la fin elle répondit :

— J'apprécie, comme il convient, la délicatesse de votre procédé, monsieur ; mais vous comprenez qu'

une décision aussi importante ne peut pas être prise sur le champ et demande réflexion. Je vous rendrai réponse d'ici à quelques jours ; peut être les choses vont-elles se calmer. Dans tous les cas, je vous remercie de votre généreuse conduite à mon égard.

Le maire se leva, mais avant de sortir :

— S'il nous en coûte de devenir ma femme, dit il, songez au moins à l'acte de dévouement que vous accompliriez envers deux orphelins en devenant leur seconde mère.

Après le départ de Louis Doff, la Griffonne demeura toute pensive. Cette idée de dévouement maternel avait donné un autre cours à ses pensées. Elle y songea longtemps et s'étonna de ne pas trouver étrange une proposition que, dans d'autres circonstances, elle aurait regardée comme extrêmement ridicule.

Le lendemain, les cancan redoublèrent dans le village. On avait vu le maire aller chez la Griffonne et Charmante n'avait pas été la dernière à broder son histoire sur le sujet.

Quinze jours se passèrent sans amener de changement. Seulement, une institutrice nouvelle avait été engagée et la Griffonne, obligée de vider la maison d'école, était allée demeurer chez un cultivateur à quelques arpents du village.

Pourquoi n'était-elle pas partie tout-à-fait ? Mystères que les commères cherchaient en vain à percer, malgré la meilleure volonté du monde.

Un lundi matin les volets de la boutique du maire ne s'ouvrirent pas. Il était pourtant neuf heures, et, généralement, à sept heures, tout l'établissement était découvert.

Ce fut un grand événement. On se répéta la chose, et bientôt la rue s'emplit de curieux et d'oisifs en face de la maison. On se parlait tout bas :

— Était-il malade ? mort, peut-être ? La curiosité était éveillée au plus haut degré, parmi les femmes surtout, qui composaient une grande partie de l'attroupement.

Charmante émit l'avis charitable d'enfoncer les portes attendu que le feu pouvait bien être à la maison, et tout le monde étouffé à l'intérieur.

Plusieurs adoptèrent cette idée ; d'autres la rejetèrent, et la discussion allait s'engager sur un terrain orageux, lorsque le bonnet de la servante de Louis Doff fut aperçu au-dessus de la clôture du jardin.

Ce fut une révélation : on se précipita dans la direction du bonnet. Il y eut plus d'une chute et plus d'une contusion.

Charmante fut naturellement rendue la première. Elle avait la figure toute bouleversée par l'anxiété et la rapidité de la course.

— Mon doux Jésus ! dit-elle en s'adressant à la servante, monsieur le maire est-il mort, que les volets sont fermés.

La servante était une vieille fille difficile à émouvoir. Elle répondit donc tranquillement :

— Mon maître n'est pas mort, il est absent, voilà tout.

Elle n'était pas causeuse, non plus, la vieille. On n'en put pas tirer autre chose ; et les curieux,